

Conversation: Jeu ou (de) pouvoir?

Astrid Berrier

Conversation: Game or Power-game?

Conversation for a long time was considered to be a disorganized activity. Researchers now generally conceptualize such interaction as an organized, rule-bound structure; a brief drama, a structure with rights and obligations or, most frequently, a game. After a brief review of theories of conversation as game, Astrid Berrier rejects them because of their emphasis on the equality of the participants which is not true of conversations between men and women. Feminist theories of conversation define the interaction as a game of power. From their studies, a guide of rules for interaction is drawn up to aid the 'perfect' feminist.

La conversation a longtemps été considérée comme une activité désorganisée qui partait dans tous les sens, une activité sans importance où les participants discutent 'de tout et de rien'; elle n'était sûrement pas digne de recherches. Depuis plus d'une quinzaine d'années, elle essaie péniblement d'obtenir son statut d'objet observable et analysable.

La plupart des chercheurs/euses en analyse conversationnelle sont d'accord pour considérer la conversation (ou l'interaction) comme une structure organisée qui obéit à un certain nombre de règles, mais ils/elles en donnent aussi des définitions variées. C'est un jeu (André-Larochebouvy, 1984), c'est un petit drame (Goffman, 1961, 1974), une structure avec des droits et des obligations (Sacks, Schegloff et Jefferson, 1974), une structure de pouvoir (Henley, 1975; Eakins, 1978).

L'objet de la présente étude sera dans un premier temps de discuter brièvement de la théorie assez répandue qui fait de la conversation un jeu. Qu'est-ce que cela implique? Dans un deuxième temps, je passerai en revue certaines analyses qui suggèrent que la conversa-

tion est bâtie sur un système d'inégalité, en particulier lorsqu'on prend en compte la variable sexe. Enfin, je suggérerai qu'un changement radical dans nos attitudes acquises en matière conversationnelle ('On ne naît pas femme, on le devient') est nécessaire. Pour ce faire, j'établirai une sorte de 'guide pratique de la féministe dans l'interaction', contraire bien entendu à tout manuel sur l'art de converser, et qui devra être complété dans les années à venir au fur et à mesure que notre connaissance (et notre prise de conscience) des phénomènes conversationnels se précisera.

Conversation et jeu

Dans le jeu, il y a des règles pour jouer, il y a des tours à prendre, il y a des participants (au moins deux). Il s'ensuit qu'une comparaison du jeu avec la conversation (qui sont des activités organisées socialement) s'est imposée. Sacks, Schegloff et Jefferson (abrégé SSJ, 1974) y font allusion; mais la comparaison a surtout été reprise par Danielle André-Larochebouvry (1984). Cependant ne serait-ce pas un rapprochement hâtif puisque différents niveaux se profilent: pratique et idéal? De plus, la question suivante se pose: 'Dire "jeu", cela implique-t-il l'égalité?'

L'idéal et les règles font que la conversation est une interaction, un jeu entre deux participants égaux en droits. (SSJ, 1974) Ainsi, André-Larochebouvry écrit:

Dans la conversation, tous les individus sont des participants, sinon de fait, du moins de droit, et il est nécessaire qu'ils se considèrent, fût-ce de façon temporaire, comme des égaux. (1984, 11).

Elle ajoute:

La conversation est une interaction verbale réciproque. Corollairement, elle exige un minimum de deux participants ayant des droits égaux: droit à la prise de parole et droit de réponse. (1984, 17)

L'égalité est donc une égalité de principe; on ne doit pas confondre le plan des droits et de la pratique. Discuter ces caractéristiques nous conduirait trop loin. Disons ici que la conversation est incertaine

quant au déroulement et au résultat ce qui correspond à ce qu'écrivent Goffman (1974) et SSJ (1974); mais, elle est réglée ainsi que le montre André-Larochebouvy (1984) en décrivant ces règles en détail: selon elle, ces règles sont constitutives, stratégiques, tactiques.

De plus, le terme jeu emprunté ici fait problème; il est double:

– d'un côté il y a des règles qui disent que tout le monde a le droit de jouer; tout le monde a des droits égaux à la participation, égalité à la participation;

– de l'autre, il faut tenir compte du résultat: il y a un gagnant et un perdant, par conséquent un qui est plus fort que l'autre, un qui est supérieur à l'autre, comme à 'la guerre, en diplomatie, dans des rivalités économiques, et dans des luttes électorales' (André-Larochebouvy, 1984, 24). Ce qui compte pour André-Larochebouvy, c'est qu'à partir du moment où les deux joueurs s'acceptent comme partenaires ou comme adversaires, ils coopèrent ensemble à la poursuite du jeu' (1984, 24). 'Ils ont décidé d'examiner les intérêts qu'ils ont en commun' (24).

La comparaison jeu-conversation ne passe pas; les deux activités restent éloignées, différentes et basées sur une égalité de principe: le fils, qui dans un jeu de monopoly se permet d'insulter son père quand il joue mal, s'arroge une égalité temporaire et illusoire qui ne vaut pas pour la conversation ordinaire où les paramètres d'âge, de position familiale, de 'respect', etc ... ne sont pas abolis. Dans le jeu et dans la conversation surtout, les règles créent une situation pour y faire entrer des égaux, mais chaque participant est différent: il/elle arrive avec son bagage individuel, son éducation et ses schémas de pensée, de représentation du monde, etc ... Plus qu'un jeu, la conversation est 'une situation'. Goffman (1961, 68) était un des premiers à le souligner: l'interaction est 'un bain de sang du statut, un nivellement par le haut et par le bas de tous les individus présents, une contamination et une sacralisation mutuelles' et nous ajoutons 'un bain de sang de tout autre paramètre' (âge, sexe, métier, position familiale, religieuse, politique ...). C'est ce que nous allons voir à présent.

Conversation et pouvoir

Il est bien évident qu'isoler le paramètre sexe dans une conversation est certainement une tâche délicate; c'est le reproche qu'adressent récemment les chercheurs aux féministes. On n'a jamais trouver la variante sociale difficile à isoler, bien qu'elle soit tout aussi complexe à

cause des notions de rôle qui y sont attachées, des combinaisons de rôles, etc ... Nous nous inspirerons ici des travaux féministes qui ne se posent pas ce problème car les expériences auxquelles se sont livrées les chercheuses sont relativement précises et bien définies. Ce sont justement, ainsi que le suggère Agnesa Pillon (1987), des situations bien particulières: entre maris et femmes (Fishman, Pamela, 1983), dans la salle de classe (Eakins, 1978), dans des comités à l'université (Edelsky, 1981).

Isoler le paramètre 'sexe' dans la conversation revient également à isoler le paramètre 'rôle', et par là même 'pouvoir'. Nancy Henley (1975) par exemple avance que toute conversation adopte la structure des termes d'adresse. L'idée est reprise par Eakins (1978) qui montre que dans la structure des termes d'adresse, c'est toujours le supérieur qui donne des ordres, fait des déclarations, interrompt et pose les questions (la paire minimale question-réponse a une fonction complexe dans l'interaction, fonction sur laquelle je reviendrai). L'inférieur lui, répond, acquiesce, est d'accord et autorise les interruptions en s'arrêtant de parler. Pour Henley et Eakins, cette asymétrie, cette inégalité peut s'appliquer à toute conversation, et en particulier à celle entre hommes et femmes.

Des raffinements de ce modèle s'imposent. Les recherches de Carole Edelsky sur l'introduction de la notion de locus conversationnel (floor) et de Pamela Fishman sur l'introduction du travail que les femmes sont obligées de faire pour se maintenir dans la conversation (le double au moins du travail fournis par les hommes, comme les femmes qui travaillent pendant la journée et encore le soir aux travaux ménagers) apportent des compléments précieux sur la notion de pouvoir.

Enregistrant les réunions de département dans son université, Carole Edelsky définit deux types de loci conversationnels, F1 et F2 dont chacun a des caractéristiques bien précises. Il est très difficile de définir un locus conversationnel dans le cadre de l'analyse conversationnelle; cela pourrait être 'l'attention officielle', 'le contrôle de la conversation' (West, 1979). Pour Edelsky, c'est ce qui se passe à l'intérieur d'un moment et d'un espace psychologiques (the acknowledged what's going-on within a psychological time-space. 1981, 405). Elle établit ainsi deux loci:

– F2 se construit en collaboration, c'est-à-dire par plus d'une personne, et est constitué par des chevauchements, des rires et des

activités comme les plaisanteries, et des réponses à des questions. Les femmes y participent beaucoup plus qu'en F1 et beaucoup plus que les hommes. Du point de vue de la longueur des tours de parole, celle-ci a tendance à s'égaliser, elle est pour chacun de 6,5 mots environ. F2 est une sorte de mêlée générale verbale.

– F1, par contre, est fait d'interventions où un participant parle à un moment donné, et où le message puisqu'il est considéré comme important par le/la locuteur/trice lui/elle-même, doit passer clairement. On veut avoir le champ libre car on veut avoir de l'impact. Les hommes participent plus ici, et ils ont des tours de parole plus longs que les femmes, jusqu'à 4 fois plus longs. Les fonctions présentes dans ce locus sont: faire un rapport, demander une réponse, demander des informations.

Carole Edelsky en conclut que les femmes ont appris qu'elles ne peuvent s'affirmer en F1 où il faut gagner ou perdre le locus conversationnel, que ce n'est pas leur style de parole, et que donc elles choisissent des stratégies et des situations dans lesquelles elles peuvent déployer un éventail plus grand de capacités langagières.

Pamela Fishman aborde un peu différemment cette notion d'asymétrie. Elle enregistre des couples hétérosexuels et se propose d'étudier la répartition du 'travail conversationnel' au sein de ces couples.

Elle constate que les femmes posent beaucoup plus de questions que les hommes (deux fois et demie plus), car la question est un moyen sûr et infaillible d'obtenir une réponse. D'autres chercheurs ont déjà démontré que c'est la paire minimale question-réponse qui assure la circulation de la parole dans une conversation. Les femmes ont adopté cette stratégie car elles ont bien compris qu'elles ne peuvent se limiter aux affirmations catégoriques typiques du sujet qui fait autorité et qui se pose comme autorité, comme norme. Tout se passe comme si l'affirmation proférée par l'homme avait de l'intérêt en soi, et donc automatiquement méritait une réponse. Or, ce phénomène a lieu, selon Pamela Fishman, uniquement parce que les femmes font correctement leur travail conversationnel et que les hommes 'ne font pas leurs devoirs'. En effet, l'affirmation, quand elle est utilisée par les femmes ne reçoit pas de feedback. Dans le corpus de Fishman, non seulement, les hommes ne sont pas intéressés, mais en plus, ils produisent deux fois plus d'affirmations que les femmes. Par ailleurs, les femmes utilisent plus de 'démarreurs' pour attirer l'attention ('atten-

tion beginnings') que les hommes et l'utilisation que chaque sexe fait des réponses minimales n'est pas la même.

La découverte la plus percutante de l'article de Pamela Fishman concerne les initiations de sujets de conversation. Elle compte 76 sujets de conversation dans son corpus; 47 tentatives pour lancer un sujet ont été faites par les femmes et sur ces 47, 17 sont effectivement devenues des sujets de conversation; 29 ont été lancées par les hommes et sur ces 29, 28 sont effectivement devenues des sujets de conversation.

Pamela Fishman en conclut que la distribution du travail est inégale entre les sexes dans la conversation, comme dans la vie courante d'ailleurs. La somme de travail que les femmes doivent déployer dans une conversation est magistrale par rapport au résultat final (le tiers, en ce qui concerne les sujets de conversation). De plus, la définition de ce qui est approprié ou ne l'est pas dans une conversation devient le choix de l'homme; c'est son choix à lui, et non son choix à elle, souligne Pamela Fishman. Pour couronner le tout, les femmes font tout le 'sale boulot' (shitwork) de l'interaction.

Le breviaire

Les manuels sur l'art du savoir vivre s'adressent le plus souvent à une certaine classe sociale. Dans *A.B.C. du savoir-vivre* (Le Folcalvez, 1976), c'est la classe qui utilise les services 'des employés de maison'. L'écoute joue, pour l'auteur du manuel, un grand rôle dans l'art de converser: 'Avant toute chose, sachez écouter attentivement votre interlocuteur avant de donner votre avis' (1976, 16). Le manuel en question ne précise jamais si c'est la femme ou l'homme qui doit surtout écouter, mais des phrases implicites semblent cantonner la femme à des attitudes d'écoute: 'Une bonne maîtresse de maison doit savoir mettre ses invités en valeur, donner fort à propos la parole à ceux d'entre eux capables de soutenir la conversation avec verve et esprit' (1976, 17). La femme sert ici encore à faire le 'travail ingrat' de toute conversation.

Un petit guide à l'intention de la 'parfaite' féministe dans l'interaction doit se dessiner à la lecture des articles de Fishman, West, Edelsky, Lakoff. Nous pourrions en tirer un certain nombre de règles pour notre interaction avec l'autre sexe:

- réduire notre écoute (s'il n'y a pas écoute par l'autre).
- réduire aussi nos marques de soutien (Hum!, Ouais! Ah bon! etc...)

– imposer nos sujets de conversation, que ceux-ci soient aussi notre choix (cf Fishman, P. 1983).

– reprendre la parole après une interruption, récupérer son tour de parole (cf West, 1979); faire remarquer aux hommes quand ils nous coupent la parole.

– se débarrasser des marques qui créent un discours hésitant, peu assuré (cf Lakoff, 1975) comme ‘Peut-être que ...’, ‘Enfin, j’n’sais pas, mais ...’, ‘J’suis pas sûre, mais il me semble que ...’, etc ...

– boycotter, dans la mesure du possible, les discours masculins dans lesquels les hommes, même dans une situation informelle, nous imposent un locus conversationnel de type F1 (Edelsky, 1981), monopolisent, et font une sorte de monologue ou de prêche, type professeur de séminaire.

– augmenter (car il ne faut pas désespérer de la communication entre les êtres) la prise de conscience des manifestations de pouvoir du sexe masculin au cours d’une interaction; ceci peut se faire en analysant avec la personne concernée ce qui vient de se passer dans la conversation, et en insistant sur le rapport de pouvoir qui s’est créé.

Nous avons montré ici que le jeu est une activité à part qui possède des caractéristiques propres qui ne s’appliquent pas à la conversation sauf deux (incertaine et réglée). Néanmoins, un jeu de pouvoir (et de distribution du travail, presque selon le vieux schéma prolétaires-patrons) se dessine dans la conversation et celui-ci reproduit le modèle qui circule dans la société. Les femmes pourront peut-être se débarrasser de cette domination grâce au rapprochement des tâches effectuées par les hommes et par les femmes – si bien qu’on parlera de plus en plus de la même chose – (Eakins, 1978), mais surtout grâce à la prise de conscience des femmes et des mouvements féministes.

Bibliographie

- André-Larochebouvy, Danielle. *La conversation quotidienne*. Paris: Didier, 1984.
- Caillois, Roger. *Les jeux et les hommes*. Paris: Gallimard, 1958.
- Charaudeau, Patrick. *Langage et discours; éléments de sémiolinguistique. (Théorie et pratique)*. Paris: Hachette, 1983.
- Eakins, Barbara and R.G. Eakins. *Sex Differences in Human Communication*. Boston: Houghton Mifflin Company, 1978.
- Edelsky, Carole. ‘Who’s Got the Floor?’. *Language in Society* 10, 1981.

- Fishman, Pamela. 'Interaction: The Work Women Do'. *Language, Gender and Society*. Ed. Thorne, B., C. Kramarae and N. Henley, 1983.
- Goffman, Erving. *Encounters: Two Studies in the Sociology of Interaction*. Indianapolis, New York: The Bob-Merrill Company, Inc., 1961.
- Goffman, Erving. *Les rites d'interaction*. Paris: Les Editions de Minuit, 1974.
- Henley, Nancy. 'Power, Sex and Non-Verbal Communication'. *Language and Sex: Difference and Dominance*. Ed. Thorne, B. and N. Henley. Rowley, Mass.: Newbury House Pub., 1975.
- Lakoff, Robin. *Language and Women's Place*. New York: Harper and Row, 1975.
- Le Folcalvez, Françoise. *A.B.C. du savoir-vivre*. Paris: Nathan, 1976.
- Pillon, Agnesa. 'Le sexe du locuteur est-il un facteur de variation linguistique? Revue critique'. *La linguistique*, vol 23, fasc. 1, 1987.
- Sacks, Harvey, Emmanuel Schegloff and Gail Jefferson. 'A Simplest Systematics for the Organisation of Turn-Taking for Conversation'. *Language*, vol 50, no 4, 1974.
- Tannen, Deborah. *Conversational Style. Analysing Talk Among Friends*. Norwood, New Jersey: Ablex Publishing Corporation, 1984.
- West, Candace. 'Against Our Will: Male Interruptions of Females in Cross-Sex Conversation'. *Annals New York Academy of Sciences*, 1979.